

## Homélie du dimanche 27 octobre 2019.

### (30<sup>ème</sup> Dimanche du Temps Ordinaire)

Chers frères et sœurs,

Dimanche dernier, dans la parabole de la veuve cassant les oreilles du juge inique, Jésus nous a déjà donné un premier enseignement sur la prière en nous encourageant à prier avec persévérance. Aujourd'hui, par cette parabole du pharisien et du publicain que nous connaissons bien, Jésus poursuit en quelque sorte cet enseignement sur la prière. Dans cette parabole, nous pouvons être édifiés par la démarche de foi de ces deux hommes. Tous les deux vont au temple pour prier et ne font pas autre chose que prier. On l'entend, ils s'adressent à Dieu, ils parlent à Dieu, ils ne sont pas en train de regarder le plafond ou d'admirer la beauté seulement des pierres du temple.

Chez le pharisien, nous pouvons admirer son zèle à vivre les commandements de Dieu. Par le jeûne deux fois par semaine, il exprime d'une certaine façon son amour pour Dieu. Par le versement du 10<sup>ème</sup> de ses revenus, ce qu'aujourd'hui nous appelons le Denier de l'Eglise, il manifeste un certain souci des pauvres, une certaine forme de charité pour les autres. En faisons-nous autant ? C'est une question que nous pouvons nous poser. Si nous regardons maintenant du côté du publicain, nous pouvons être édifiés par cette démarche d'humilité qui consiste à s'avancer vers Dieu pour lui demander pardon. En faisons-nous autant en demandant régulièrement le sacrement du pardon ? Nous pouvons nous poser là encore la question. Pourtant, dans cette parabole, Jésus semble mettre en valeur la prière du publicain plus que du pharisien. La prière du publicain trouve grâce aux yeux de Dieu et non pas celle du pharisien. Pourquoi ? Pourquoi, alors que les deux démarches pourraient nous édifier, seulement l'une est agréée par Dieu ?

La première chose que nous pouvons relever de cette parabole, c'est le reproche que Jésus fait au pharisien, le reproche de se mettre au centre de la prière. « Je, je, je, je, je » : 5 fois dans la prière du pharisien, il y a ce pronom personnel « je ». Il se met au centre de sa prière. Il y a une forme de narcissisme, d'égoïsme où il s'autocélèbre, il rend gloire pour les qualités qu'il s'approprie au lieu de rendre gloire à Dieu pour ces qualités qu'il a reçues de Dieu. Si cette autocélébration du pharisien peut nous faire sourire, on retrouve parfois dans notre propre prière cette façon de se mettre au centre, si ce n'est pas pour s'autocélébrer, en tout cas parfois ça peut être aussi pour s'autodénigrer. Nous nous mettons au centre de la prière et nous nous plaignons devant Dieu de toutes nos pauvretés, de toutes ces limites qui marquent notre vie. Que ce soit dans un sens ou dans l'autre, ce que Jésus nous reproche c'est de nous mettre trop souvent au centre de notre prière. On peut retrouver d'ailleurs, dans nos sociétés actuelles, d'autres façons de se mettre ainsi au centre de la prière. De plus en plus, on le voit autour de nous, se développent des stages de méditation, inspirée souvent de spiritualités orientales, qui proposent de s'extirper du tumulte du monde par une forme de repli sur soi. On peut retrouver aussi cette tentation de se mettre au centre de la prière lorsque dans certaines formes de prière, par le chant, par la musique, nous cherchons à caresser notre sensibilité dans le sens du poil. Nous cherchons à stimuler des émotions. Là encore, souvent, inconsciemment, il y a cette recherche de soi. Nous cherchons plus les émotions que suscitent le chant et la musique plutôt que Dieu lui-même. La prière est avant tout un décentrement de soi-même. Là où j'ai tendance naturellement à me mettre au centre et à faire tourner Dieu et les autres autour de moi, la prière m'aide à mettre Dieu au centre et à tourner autour de Dieu pour essayer de me rapprocher et être

davantage uni à lui. Nous l'expérimentons, il n'est pas naturel de se décentrer de soi-même parce que notre nature humaine est blessée par le péché. En nous, il y a tant d'égoïsme ! En nous, il y a une telle recherche de notre plaisir, de notre bien-être, de notre confort ! Autant de freins qui nous empêchent de nous décentrer. Ce décentrement dans la prière, nous le vivons la messe. Effectivement nous n'y choisissons pas les mots que nous utilisons pour prier, nous rentrons dans un contenu qui n'est pas le nôtre, qui n'est pas notre prière personnelle. La messe est en quelque sorte un modèle de prière où nous apprenons à nous décentrer de nous-mêmes, du début à la fin. Nous n'avons choisi aucun des mots que nous allons prononcer durant cette messe, nous n'avons choisi aucune des positions, des attitudes par lesquelles nous prions durant cette messe, tout nous est donné par l'Eglise. Tout ceci nous aide à nous décentrer, à rentrer dans cette prière non pas en fonction des émotions ou des sentiments qui nous habitent, mais à rentrer dans quelque chose de plus grand, dans la prière de l'Eglise. Allons plus loin : si la prière est un décentrement parfois difficile à vivre, c'est parce qu'elle est avant tout une rencontre, une rencontre entre deux libertés, la mienne que je maîtrise et celle de Dieu que je ne maîtrise pas. Si, librement, je me mets en route vers cette rencontre avec Dieu, de son côté Dieu lui aussi est libre, pleinement libre : il me rejoint quand il veut, où il veut, comme il veut, en suscitant des émotions en moi ou au contraire par son silence. La prière vue comme une rencontre nous fait rentrer une logique du don. La prière est avant tout ce don de moi-même où je dis à Dieu « fais ce qu'il te plaît, viens à ma rencontre quand tu veux, où tu veux ». Dieu n'est pas au bout d'une technique de prière, Dieu n'est pas au bout d'un chant ou d'une musique, même si cela peut nous aider bien sûr. Dieu est libre et Dieu vient à ma rencontre quand il veut, où il veut, comme il veut. C'est le premier enseignement que nous pouvons donc retenir de cette parabole du pharisien et du publicain : le décentrement, apprendre à se décentrer.

Il y a un deuxième reproche de Jésus qui apparaît dans cette parabole : Jésus reproche au pharisien de ne rien demander. Là où le publicain s'avance vers Dieu en disant simplement « *mon Dieu, montre toi favorable au pécheur que je suis* », le pharisien ne demande rien. Le pharisien est dans l'autosatisfaction, il est dans la suffisance, il n'a besoin de rien, il n'attend rien de Dieu. Et cela met en valeur une qualité qui me semble essentielle pour rentrer dans la prière : la pauvreté. Nous l'avons entendu dans la première lecture, « *la prière du pauvre traverse les nuées* » : seule la prière du pauvre touche le cœur de Dieu et quand je dis le pauvre, ce n'est pas simplement le pauvre au sens matériel ou social du terme. Il s'agit d'une pauvreté de cœur où j'attends tout de l'autre, je me fais dépendant de l'autre. Je reviens d'une semaine de pèlerinage à Rome avec quelques-uns d'entre vous et j'ai été profondément marqué par le Colisée que je n'avais pas vu depuis longtemps. En rentrant dans le Colisée, je me suis demandé quelle pouvait être la prière d'un chrétien de l'empire romain qui savait qu'il avançait vers le martyre ? Imaginez ce stade de 70 000 personnes, qui crient, pas forcément beaucoup de bienveillance, et le chrétien au milieu qui sait que dans quelques instants les portes vont s'ouvrir et lâcher les fauves. Que peut-il attendre, quel secours peut-il attendre ? Rien, il est pauvre, il est démuné, il n'a rien. Que ressent-il ? De la peur sans doute, mais quelle prière a-t-il ? J'imagine la prière du pauvre, ce que Saint-Paul a exprimé dans la deuxième lecture de ce jour. Quand il écrit cette lettre à Timothée, il est en prison à Rome, il sait qu'il va être jugé, il sait qu'à priori il va être condamné à mort, mais dans cette lettre à Timothée, il dit « *le Seigneur m'a assisté, le Seigneur m'a rempli de force, le Seigneur me sauvera, le Seigneur me fera rentrer dans son royaume céleste* ». Saint Paul, les premiers chrétiens de l'époque romaine, étaient démunés, pauvres. Rien, rien pour les secourir si ce n'est cette force de Dieu qui leur a permis d'affronter cette épreuve du martyre. C'est donc lorsque nous vivons cette pauvreté comme la source de notre force, parce que Dieu peut s'y manifester, parce

que la grâce de Dieu peut s'y déployer, c'est lorsque nous vivons cet état de pauvreté que nous rentrons dans la prière, nous nous faisons dépendants de Dieu. Et s'il y a bien une pauvreté que nous portons plus particulièrement, qui nous blesse plus particulièrement, c'est celle du péché. Comme le publicain, lorsque nous avançons vers Dieu, soyons confiants que notre péché n'est pas un obstacle pour Dieu, si à travers ce péché nous attendons tout de la miséricorde de Dieu. Là encore, combien de fois nous hésitons à nous rapprocher de Dieu par la prière, à nous rapprocher de Dieu même dans l'eucharistie ? Nous nous sanctionnons nous-mêmes en refusant de nous approcher de Dieu parce que nous sommes honteux de tel ou tel péché. Alors que la simple démarche du pauvre, qui consiste à se reconnaître pécheurs devant Dieu et à attendre tout de la miséricorde de Dieu, nous permet de goûter à cette grâce de Dieu.

Chers frères et sœurs, s'il y a deux mots à retenir de cette parabole du pharisien et du publicain, c'est le décentrement et cette dépendance. Un décentrement qui nous invite, comme je vous le disais, à remettre Dieu à la première place, au centre de notre prière. Et la dépendance, c'est-à-dire retrouver cette joie d'être des pauvres dans notre prière, cette joie de n'avoir rien à apporter à Dieu dans notre prière si ce n'est nos limites, si ce n'est notre péché, pour simplement goûter à cette joie d'être dépendants de la grâce de Dieu. C'est la grâce que je vous souhaite et pour commencer à le vivre dans cette eucharistie, je vous invite, au moment de l'offertoire, dans votre cœur, à déposer sur la patène, sur le calice, une pauvreté qui vous empêche de vous rapprocher de Dieu, qui vous freine dans votre élan pour vous jeter dans les bras de Dieu. Que cette pauvreté soit votre joie et non pas votre douleur.

Amen